

GROVE ET RINGUET

Témoins d'une époque

Antoine Sirois

Deux romans parus dans la troisième décennie du 20^e siècle, *Trente arpents* de Ringuet, en 1938, et *Fruits of the Earth* de Grove, en 1933, venaient à la fois couronner et défier une forme de littérature qui semblait bien installée depuis le milieu du 19^e siècle, celle du roman du terroir.

Cette bonne littérature, comme on le sait, dépeignait habituellement une vie idyllique où les protagonistes, à force de volonté et de bras, atteignaient à un bonheur ignoré des citadins. Les héros, robustes et vertueux, vivaient au rythme des jours et des saisons et finissaient par conquérir et dominer la nature dans l'espace rural qui leur avait été dévolu par l'auteur.

A la suite de Zola dans *la Terre*, Grove et Ringuet, importants dans leur littératures respectives, témoignent d'un monde en transition, passant de l'époque agraire à l'époque technique. Grove décrit une période qui s'étend de 1900 à 1921 dans *Fruits of the Earth*, et Ringuet de 1887 à 1930 dans *Trente arpents*. La première histoire se déroule dans l'Ouest, au Manitoba, l'autre dans l'Est, au Québec.

Les auteurs continuent, sous un aspect, le genre traditionnel, décrivant des héros enracinés dans leur terroir, à la psychologie un peu mince, qui tiennent plus du type que de l'individu. Mais les héros triomphant des forces de la nature sont devenus tragiques, leur règne est passager et illusoire. Ils sont esclaves du sol qu'ils croyaient dominer.

Dans l'étude qui suivra, je me restreindrai aux deux romans cités plus haut, qui ont une valeur esthétique certaine et qui m'ont paru significatifs et de l'accélération de l'histoire et de la transformation d'un genre romanesque.

La composition même de l'œuvre exprime la transformation du genre. *Trente arpents* narre l'histoire d'Euchariste Moisan. Ce paysan typique prend graduellement possession de ses trente arpents de terre, les fait rendre au point de pouvoir cumuler chez le notaire des sommes de plus en plus rondelettes. A cet accroissement de biens correspond une considération grandissante qui se manifeste par son élection comme marguillier à l'église et comme commissaire d'école. Il se sent béni en son fils prêtre qui vient auréoler sa réputation. Jusqu'ici, c'est le destin de Jean Rivard, modèle bien connu du roman du terroir. Mais au printemps et à l'été, succèdent l'automne et l'hiver. L'auteur, par une autre série de temps forts décrit le déclin du héros: dissensions dans sa famille, mort du fils prêtre, désertion de ses enfants pour la ville et les usines, dépossession par son aîné, perte de son argent, feu de sa grange et enfin départ pour les Etats-Unis, où il finit, lui si attaché à ses animaux, comme gardien de nuit dans un garage de machines considérées comme autant de bêtes dangereuses. Abe Spalding, dans *Fruits of the Earth*, connaît un destin analogue, coloré seulement par le context géographique et social différent. Il met en valeur graduellement les lots qu'on lui a cédés. Sans liarder comme Moisan, il joue surtout avec son crédit pour accroître ses possessions. Son succès commande le respect des fermiers qui l'élisent comme chef du district et président de sa "commission scolaire". Après une récolte extraordinaire en 1912, il bâtit la maison de ses rêves, symbole de sa réussite. Scénario jusqu'ici digne encore des meilleurs romans idylliques. Mais le fils aîné sur lequel Abe comptait meurt. Les autres enfants s'éloignent. Il connaît des difficultés financières et l'échec aux élections. Le deuxième fils sur la succession duquel il comptait se désintéresse du sol, passionné par la mécanique, Abe restera sur la terre, mais désormais dépassé lui aussi par les événements. Son succès matériel n'aura pas été une bénédiction dans le sens biblique, car elle a causé et masqué un échec personnel intérieur et une faillite familiale.

L'on ne peut s'empêcher de penser à *La Terre* de Zola où l'auteur joue aussi sur deux volets, celui de l'ascension du fils et du déclin du père, avec la différence que Zola conduit les deux de front, alors que Grove et Ringuet centrent surtout l'attention sur la montée et la chute du même protagoniste.

Les paysans-types de Grove et de Ringuet sont dépassés par leur temps. Ils avaient vécu dans un espace fermé, physiquement et moralement, bercé au rythme même des saisons, axé sur les récoltes, et porteur de valeurs traditionnelles. Voilà que, désormais, à la suite des innovations techniques, de l'industrialisation accélérée par la guerre, une série de forces nouvelles vont menacer les traditions conservatrices qui sont propres aux civilisations agraires. Le choc est d'autant plus

sensible que l'espace rural est bien clos, replié sur lui-même. "Cette société étroite . . .," dit Ringuet, "cette société circonscrite au voisinage et pour qui l'homme de la paroisse contiguë est déjà un demi-étranger qui ne s'agrège jamais quelqu'un venu du dehors, ni même ses fils. Il n'y a vraiment fusion qu'après deux générations". "La petite patrie restreinte que seuls connaissent les paysans" dira-t-il encore.

L'espace rural manitobain, bien que plus vaste et moins auto-suffisant à cause de sa dépendance des marchés extérieurs pour l'écoulement de son blé, contient quand même le paysan dans des limites réduites. Grove déclare de son héros: "His vision had been bounded by the lines of his farm . . .". Il ajoute: "More and more the wind-break surrounding his yard seemed to be a rampart which, without knowing it, he had erected to keep out an hostile world".

DANS *Trente arpents* l'envahissement de l'"étranger" se produit de multiples façons, prend différentes figures. Il apparaît par exemple sous la figure d'Albert, le Français engagé par Moisan pour l'aider sur sa ferme. D'une autre origine, il ne parle pas le français des paysans, il ne se rend pas à la messe dominicale, il refuse de se laisser lier à trente arpents de terre. On le considère alors comme un être "anormal", "presque inhumain", "suspect", pour employer les termes de l'auteur, et qui rée dans ce monde familier un "sentiment d'insécurité". Il représente pour les campagnards des valeurs différentes et troublantes. L'étranger prend aussi la figure de la science et de la technique. Les forces du paysan, dépendant jusqu'ici de ses bras, seront multipliées par la machine; dans le roman, l'on passe de la faucille à la faucheuse, du rateau à main à la lieuse, du cheval au tracteur. Le rythme des communications s'accélère par les premières automobiles: "On était loin des dimanches d'autrefois . . . L'automobile était venue qui avait changé tout cela." L'agronome, représentant de la science, commence à être consulté par le fils, au scandale du père. L'espace qui était statique devient dynamique. Mais ceci ne se fait pas sans résistance: l'oncle Ephrem s'oppose au passage de la faucille à la faucheuse, le père Moisan craint de passer de la moissonneuse-lieuse au "tracteur à gazoline", comme il dit, de l'élevage des poules à la culture des champignons. Pourquoi ces résistances? Sentiment de crainte pour des instruments qui semblent maléfiques: le "tracteur à gazoline" a déjà ruiné une terre, dit Moisan à son fils. Un vieux paysan

déclarait à Moisan: "Si on faisait la culture comme dans le vieux temps, ça donnerait pas aux jeunes le goût des mécaniques qu'est bonnes à rien qu'à amener des accidents". L'auto que croise Moisan "est lancée à une allure de démon". Autant d'attitudes qui démontrent l'opposition du milieu qui voudrait que les choses se fassent comme "au bon vieux temps". Désir de retour au temps sacré parfait, immobile, qui n'est que reprise de lui-même, désir de perpétuer les valeurs anciennes, avec la nostalgie de ce qui bouscule l'ordre permanent et la sécurité.

L'étranger, perturbateur de l'ordre, prend encore une autre figure, celle de la ville. Facteur extérieur qui vient déraciner les enfants du sol. Pour le père Moisan elle revêt un visage hostile, crée des sensations d'étouffement, de désarroi, et même d'épouvante. Mais pour plusieurs de ses enfants elle devient un pôle d'attraction éblouissant. Trois des enfants finiront par travailler dans les usines ou les filatures. Ephrem est ravi par "les grosses gages", et les femmes provocantes; Lucinda, par "les douze dollars de gages", en argent liquide, les fanfreluches, les robes de couleur vive. Napoléon est "leurré par l'appau de la ville, ébloui par les facettes des affiches lumineuses, par l'argent facile, facilement gagné, facilement dépensé". C'est la grande désertion du sol, combattue par tant de romans du terroir, voués à la conservation de la tradition, garante du bonheur de l'homme.

L'étranger comme personne ne joue pas un rôle dans le monde des pionniers de l'Ouest qui viennent tous forcément d'ailleurs et, dans le cas présent, de nombreux pays. Mais il semble que malgré cette diversité des expériences et des origines, un milieu paysan se reconstitue avec des valeurs déterminées qui tiennent plus au genre de vie qu'à l'origine ethnique. Abe Spalding, qui vient ouvrir des espaces nouveaux, après avoir brisé avec le monde paysan traditionnel en Ontario, se résigne seulement à l'utilisation de la machine parce qu'elle est l'unique solution pour conquérir ces vastes plaines: "There was only one, power-farming as it was called: machinery would do the work of many men. But Abe liked the response of living flesh and bone to the spoken word and hated the un-intelligent repetition of un-understood activities which machines demanded. Yet sooner or later he must come to that; he would have to run the farm like a factory; that was the modern trend..." Les fermiers du district expriment leur étonnement et leur scepticisme devant les innovations techniques d'Abe tel que l'éclairage des poulaillers la nuit ou l'utilisation de la trayeuse mécanique. Eux aussi, comme les paysans de Ringuet, affichent un mépris pour la science agronomique; "college farming" dit l'un. Spalding, comme nous l'avons exprimé, se voit surtout commandé par la nécessité, car il ne croit pas que la technique vienne

améliorer le sort de l'homme: "Labour-saving devices galore; and they did save labour; but did they save time?"

Mais Spalding est bien lucide sur le phénomène nouveau dans l'évolution humaine. Il comprend qu'il est dans l'âge de la machine — "machine age" —, qu'il y a un esprit correspondant au "machine age", mais il juge que cette époque nouvelle contribuerait plus à l'information qu'à la formation du caractère: "The imparting of information would be the paramount aim, not the building of character". Il constate surtout qu'il n'a pas lui-même l'esprit de cette ère mécanique: "What is needed is the mechanical mentality and this he did not have." Grove comme Ringuet signalent tous les deux ce nouvel aspect qui oppose les générations: l'existence chez les fils d'une mentalité correspondante à l'ère mécanique qui envahit maintenant le Canada de l'est à l'ouest: Ephrem et Jim sont attirés par les garages. Grove insiste pour nous montrer comment Jim est doué de cet esprit: il est un "born mechanic", il a le "spirit of the machine". C'est lui qui entraîne son père pour la première fois dans une automobile.

La ville joue également dans "*Fruits of the Earth*" un rôle perturbateur qui corrompt les jeunes esprits. Facteur d'attraction, elle arrache les enfants à leur milieu: "children taken from the farm and transplanted into the environment of town tended to grow away from the land and the control of their parents". Le séjour dans les villes, pour les études par exemple, donne encore naissance à un "commercial spirit": "the boy had the commercial spirit . . . an effect of his stay in town".

Cet éloignement physique et moral du monde agraire traditionnel est surtout activé pour Grove par la première guerre mondiale. Le paysan de Ringuet s'en souciait peu, il ne vendait que mieux ses récoltes. Grove perçoit ce grand tournant au retour des militaires. La guerre a créé toutes sortes de besoins, a bouleversé l'esprit des hommes. L'argent fait son apparition. Le paragraphe suivant est plus éloquent que toute dissertation: "The war had unsettled men's minds. There was a tremendous new urge towards immediacy of results; there was general dissatisfaction. Irrespective of their economic ability, people craved things which they had never craved before. Democracy was interpreted as the right of everybody to everything that the stimulated inventive power of mankind in the mass could furnish in the way of conveniences and luxuries. Amusements became a necessity of daily life. A tendency to spend recklessly and to use credit on a scale hitherto unknown was linked with a pronounced weakening of the moral fibre. In the homes of the Hartleys, McCreas, Wheeldons, Topps, gramophones and similar knick-knacks made their appearance; young men wore flashy clothes, paying or

owing from forty to a hundred dollars for a suit. Girls wore silk stockings, silk underwear, silk dresses; and nothing destroys modesty and sexual morality in a girl more quickly than the consciousness that suddenly she wears attractive dessous. This orgy of spending had been enormously stimulated by the easy money of the flax boom; and the rate of expenditure was hardly retarded by the subsequent disaster of the slump. A standard of expenditure once arrived at is not so easily abandoned as established!" La fille même de Spalding est rendue enceinte par un ancien militaire. Le dernier geste d'Abe Spalding aura une valeur symbolique face aux valeurs nouvelles en gestation. Il fermera l'ancienne école du district devenue à ses yeux un endroit de dévergondage de la jeunesse.

L'argent, les filles, l'alcool, les amusements, autant d'éléments reliés à la ville dont l'image, dans ces deux romans, correspond à celle que peignait le roman paysan traditionnel. Et le lecteur n'est pas certain que Grove et Ringuet, dans leur analyse presque clinique, n'endossent pas tous deux la perception que les vieux paysans se font eux-mêmes de l'urbanisation et de l'âge nouveau. Ils nous semblent adopter une même perspective. Ringuet brosse une image très déprimante de Montréal ou de White Falls à la fin de son roman. Grove par son héros semble prévoir une décadence des valeurs morales.

SI GROVE ET RINGUET se rencontrent dans la composition de leur roman, s'ils se rejoignent dans leur témoignage sur une ère en pleine mutation, ils partagent aussi des conceptions analogues dans leur vision de l'homme. Les romanciers du terroir étaient jusqu'ici assez optimistes, assez idéalistes, sur le destin des hommes; nos deux romanciers s'engagent à contre-courant et en proposent une vision tragique. Celui que l'on croyait un maître est en réalité un esclave.

Ringuet, tout au long de son roman, nous fait sentir la condition dépendante du paysan par rapport à la nature: "Et cela, dit-il, suivant l'ordre établi depuis des millénaires, depuis que l'homme abdiquant la liberté que lui permettait une vie de chasse et de pêche, a accepté le joug des saisons et soumis sa vie au rythme annuel de la terre à laquelle il est désormais accouplé." Moisan perçoit "que toutes les choses de la terre et lui-même ne dépendraient plus rien que de la terre même et du soleil et de la pluie". Mais ce semble surtout l'auteur qui parsème son récit de réflexions sur le destin de l'homme sans emprunter le truchement d'un personnage. Elles réfléchissent un sentiment d'impuissance de l'homme face

aux éléments. Ses décisions sont “conditionnées par la pluie, le vent, et la neige”. Il a une “chétive intervention dans l’ordre des choses”; ses gestes sont futiles dans “l’immensité indifférente des éléments”. S’il peut vaincre parfois, il a aussi la sensation, et ici c’est le cousin de la ville qui réfléchit, que la nature champêtre est si grande qu’il se sent “annihilé par son immensité même”. Quelle sera la réaction du paysan de Ringuet face à cette fatalité qui l’écrase? Quand les campagnards virent Ephrem Moisan, le fils, se rebeller, ils ne pouvaient comprendre qu’on “n’acceptât point l’état de choses éternel et fatal et qu’on pût vouloir lutter contre; que l’un d’eux essayât de prendre le chemin de traverse des décisions humaines qui ne sont pas imposées par la nature ou la coutume. Mais ils n’en avaient pas moins une espèce d’admiration étonnée pour le rebelle, pour cette mauvaise tête d’Ephrem Moisan.” On peut tout au plus ruser, “apprendre en quoi il faut obéir à la nature et comment profiter d’elle.”

Le paysan de *Trente arpents* accepte donc sans révolte l’ordre des choses. Cette attitude semble même normale: le paysan développe une *passivité*, celle “dont sont imbus ceux, hommes et bêtes, dont les décisions ne sauraient jamais être que conditionnelles: que conditionnées par la pluie et le vent et la neige pour les hommes . . .”

Nous ne sommes pas étonnés que le héros conserve cette disposition passive, lorsqu’il croupit chez son fils aux Etats-Unis. Voici les ultimes réflexions à la dernière page de l’oeuvre. “Il n’a pas renoncé à retourner là-bas à Saint-Jacques; renoncer cela voudrait dire une décision formelle qu’il n’a pas prise, qu’il ne prendra sans doute jamais, qu’il n’aura jamais à prendre. Ce sont les choses qui ont décidé pour lui, et les gens, conduits par les choses.” L’homme passe, la terre demeure. Le roman se termine ainsi: “. . . à des hommes différents . . . une terre toujours la même.”

Le paysan de *Fruits of the Earth* connaît-il un destin analogue? Comme Moisan, Spalding est asservi par le sol, et il en a nette conscience: “il lui avait donné le pouvoir de la faire.”

Il se voit, comme Moisan, soumis aux caprices des éléments, à la pluie, au blizzard, à la sécheresse, au feu qui sont en conflit perpétuel avec l’homme: “Now he fought because farm and weather ruled him with a logic of their own.”

Lors de la grande inondation, Abe et ses compagnons prennent figure de héros et de géants “fighting the elements”. Il se sent particulièrement vulnérable à l’occasion de la grande récolte sur laquelle il a tout misé. “Unless some major disaster interfered this crop would place him at the goal of his ambitions. But could it be that no disaster was to come? He felt as though a sacrifice were needed

to propitiate the fates. He caught himself casting about for something he might do to hurt himself, so as to lessen the provocation and challenge his prospect of wealth must be to whatever power had taken the place of the gods." Abe Spalding a réalisé plusieurs de ses grands rêves, surtout matériels: il a obtenu les 2 milles carrés de terre désirés, il a misé et gagné sur la grande récolte de 1912, il a bâti la maison qui dominerait la plaine. Mais il a aussi pris conscience "of the futility of it all", dans un retour sur lui-même, car il avait éloigné de lui son épouse et ses enfants. Cinq ans après avoir élevé son château, il s'est aperçu que celui-ci se désagrègeait déjà. "The moment a work of man was finished, nature set to work to take it down again."

Le pionnier de Grove est manifestement lucide face à son sort. Il sait faire des retours sur lui-même et juger de sa situation tragique. Peut-être est-ce à cause de cela qu'il est plus *actif*, en affrontant sa destinée. A la résignation passive du paysan de Ringuet qui ne comprenait pas qu'on "n'acceptât point l'état de chose éternel et fatal et qu'on pût vouloir lutter contre . . ." il oppose une résignation active. Euchariste Moisan n'a pas pris de décisions; les choses ont décidé pour lui. Abe Spalding qui avait démissionné un temps, décide lui, d'accepter consciemment son sort, et aussi de lutter contre lui. Prométhée enchaîné, il ne se rendra pas aux dieux. L'école qu'il avait fondé est devenue à la fin du roman "an abode of iniquity". L'esprit d'après-guerre envahit le district. Il décide de prendre ou de reprendre ses responsabilités, de réparer ses erreurs avec sa famille "True resignation meant accepting one's destiny; to him, it meant accepting the burden of leadership . . . I'll go on . . . To the end . . . Wherever it may be." Il se lève et va fermer l'école.

Conception analogue chez Grove et Ringuet du destin de l'homme-paysan, livré à la nature, même résignation, mais réaction plus lucide et active du pionnier de Grove.

Ringuet et Grove se sont dégagés des idylles régionalistes en vogue. Chacun à leur manière, dans des espaces éloignés l'un de l'autre, ils ont reflété de façon analogue la grande transition de l'ère agraire à l'ère technique au Canada.

Ils ont su aussi et surtout se dégager des particularismes ou des régionalismes pour porter leurs thèmes sur un plan plus universel, celui du destin de l'homme face à la nature. D'origine ethnique et de milieu différents, à l'intérieur d'un même pays, ils se rejoignaient sous des aspects dont l'importance m'a paru justifier une comparaison.